

Mais cela suffit. Tout ce monde s'est enrichi à nos dépens et si l'emprunt des dix millions avait pu être fait par M. Mercier, nous en verrions deux ou trois d'entre eux être presque millionnaires.

Nous le demandons aux électeurs : qui nous désapprouvera de flétrir ces fortunes monstrueuses qui se sont formées des lambeaux du crédit provincial ? Nous ne sommes pas de ceux pour qui la richesse toute impure que soit son origine, est digne de respect, est une vertu, une noblesse, un dogme presque, qu'on ne peut attaquer. Non, ces fortunes, c'est notre or, pauvres contribuables, c'est notre or drainé par ceux qui les ont édifiées. Si la maxime de tout honnête homme est que la fortune s'acquiert par le travail, ils ont compris, eux, que c'est par le travail d'autrui ! Ces hommes de proie ont semblé prendre à tâche, de ne rien négliger pour ruiner le pays à leur profit, et nous en étions rendus à ne plus attendre d'eux que des impôts nouveaux.

La Province attendra-t-elle qu'on la saigne à blanc pour extraire de ses veines des impôts énormes qu'elle ne pourra pas payer, pour faire entendre ses protestations ? Souffrira-t-elle encore que l'autocrate qui l'a gouvernée trop longtemps déjà, avec les esclaves à sa solde, que les centaines de parasites qui vivent à même le trésor public, la conduisent plus longtemps à la ruine ? Non à bas les pillards, à bas les agioteurs ; écartons à jamais du pouvoir concussionnaire, et substituons-lui un gouvernement vraiment national qui travaillera au bien du pays et le relèvera de ses ruines.

celui-
es, il a
faisait
pas de
échange
l'aurait
Province,
ment l'a-
n
té, par-
parader
ger entre

neur. Il
ut galon-
parer des
modeste.
C'est ce
aura lieu

vre comme
ses frères
res et che-
a des che-
e pour faire

es Chaleurs
s de \$2,000

irectement.
sait comme
éclamations
que tout.

à commen-
est devenu
son dispen-